

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNEE.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

PREMIERE PARTIE.

IX

— Quoi donc ? demanda-t-il curieusement.
— J'ai à penser à mon amour, méchant.

— Mais tous les amoureux sont les mêmes, dit-il en riant et se frottant les mains ; leur amour leur tient lieu de tout. Vous verrez plus tard.

— Père, plus tard n'existe pas encore pour nous, nous sommes jeunes, dit doucement Mercedès, laissez-nous jouir du présent.



Déjà si tard, murmura Mercedès en soupirant, ai-je donc dormi si longtemps ?

— Mercedès, vous êtes un ange, pardonnez-moi cette taquinerie dont je me repends.

— Tenez, lui dit-elle, avec un délicieux sourire en penchant vers lui son front sur lequel il posa ses lèvres.

— Si vous me puissiez toujours ainsi, Mercedès, prenez-y garde ma chérie, je vous taquinerai tout exprès pour que vous m'infligiez cette chère punition.

Ils continuèrent à causer ainsi de tout et de rien, mais heureux d'être ensemble et de laisser parler leurs cœurs, jusqu'à ce que don Juan de Dios Suarez vint les interrompre, en leur annonçant que le dîner était servi et que l'on attendait plus qu'eux pour se mettre à table.

— Et être heureux par notre amour, ajouta gaiement don Luis.

— C'est ma foi vrai ! s'écria le Ranchero, vous avez raison, enfants, jouissez du présent le plus que vous pourrez ; l'avenir, c'est-à-dire l'âge, viendra toujours assez vite, avec ses ennuis et ses tourments.

La soirée s'écoula sans incident digne d'être rapporté.

On parla de la cérémonie du lendemain, on taquina beaucoup les fiancés selon la coutume adoptée en pareille circonstance.

Mercedès, assise près de sa mère, dona Concepcion et entourée de ses parents et amies, feignait de ne rien entendre ; quand

à don Luis, il tenait gaillardement tête à ses amis et répondait aux plaisanteries par d'autres.

Don Juan de Dios rappela à ses amis et à ses parents que le mariage était fixé à huit heures du matin, afin que l'on pût, sans trop de fatigues et sans être indisposé par la chaleur, se rendre à l'hacienda del « Palo verde, » une de ses propriétés situées à trois lieues environ de la ville, où l'on devait déjeuner et assister aux fêtes préparées de longue date par lui pour le mariage de sa fille.

Lorsque le moment de se retirer fut arrivé, dona Mercedes, en entrant dans sa chambre à coucher, aperçut le coffret d'argent posé bien en évidence sur un bonheur du jour; la jeune fille admira les merveilleuses sculptures qui faisaient de ce coffret seul un présent véritablement princier, mais la pensée ne lui vint pas un seul instant de l'ouvrir, ainsi qu'elle l'avait dit à Luis; elle pensait à son amour; d'ailleurs, c'était la dernière nuit qu'elle passait dans cette chambre de jeune fille, où elle avait si longtemps vécu et dont elle avait fait la confidente discrète de ses chastes pensées d'enfant.

Le cœur lui battait fort, le lendemain allait changer toutes les conditions de cette existence si paisible et si tranquille jusque là; demain c'était l'inconnu; lorsque après avoir procédé à sa toilette de nuit, sa camériste se fut retirée après lui avoir souhaité une bonne nuit, la jeune fille alla s'agenouiller pieusement au pied de la vierge de Guadalupe, placée dans un angle de sa chambre à coucher, couronnée de fleurs naturelles et devant laquelle brûlait jour et nuit une lampe remplie d'huile parfumée.

Dona Mercedes fit une longue et fervente prière, puis elle ferma le rideau placé devant la vierge, se mit au lit, reconfortée par sa prière, quelques instants plus tard elle ferma les yeux et s'endormit en prononçant le nom de don Luis.

Quant au jeune homme, il s'était retiré chez lui en compagnie de ses deux amis; il causa pendant quelques instants avec eux, puis sentant le sommeil le gagner, car il était très fatigué de ses longues courses à travers le désert, il appela Diamant, souhaita le bonsoir à ses amis, se retira chez lui et se coucha; Diamant s'étendit devant le lit sur une peau d'ours; un quart d'heure plus tard tous deux, le maître et le chien, dormaient profondément.

Au lieu de se mettre au lit, don Jose et don Estevan de Sandoval, changèrent de costume, et après avoir causé de bouche à oreilles avec Sidi Muley, ils s'enveloppèrent dans leurs manteaux et sortirent en compagnie de l'ancien spahis.

Camacho et el Rubio étaient arrivés au Presidio vers neuf heures du soir; tout s'était passé comme don Estevan l'avait prévu; vers sept heures du soir el Rubio était revenu à l'endroit où Camacho l'attendait, sans avoir échangé une seule parole avec son prisonnier, malgré les efforts de celui-ci à plusieurs reprises pour entamer la conversation avec lui.

El Rubio avait remis au Prussien une traite de dix mille dollars, payable à vue sur MM. Rouquerre et compagnie, riches banquiers de New-Orleans, que Peters Batt connaissait de réputation; puis ils le détachèrent, lui rendirent sa bourse et tout ce qu'il possédait, et lui dirent qu'il était libre d'aller où bon lui semblerait.

Le Prussien ne se fit pas répéter la permission; il se mit en selle et tournant la tête de son cheval dans la direction du Texas, il s'éloigna au grand trot sans même prendre congé des deux hommes.

Peters Batt n'avait qu'une pensée: toucher au plus vite la somme considérable, fruit de sa trahison à moitié volontaire.

Après s'être bien assuré de la direction prise par l'espion les deux hommes montèrent à cheval, et se rendirent au galop au Presidio del Norte, où ainsi que nous l'avons dit, ils arrivèrent vers neuf heures du soir.

Après avoir entendu leur rapport dont il fut satisfait, don Estevan ordonna à Camacho de le suivre; mais comme el Rubio était ou devait être fatigué, il eut l'ordre de surveiller Oregano et de l'empêcher de sortir; de plus il dut veiller en attendant le retour de ses maîtres pour leur ouvrir la porte.

Oregano ne donna aucun souoi à el Rubio; il ne montra aucune velléité de sortir; au contraire, aussitôt qu'il fut certain que son maître n'avait plus besoin de lui, il se retira dans sa chambre et se coucha; cependant pour plus de sûreté, el Rubio donna un tour de clef à la porte et l'enferma; de cette façon il était certain que le valet infidèle ne sortirait pas sans qu'il le sût.

Les señores de Sandoval et leurs deux affidés, ne rentrèrent que vers quatre heures et demie du matin.

El Rubio se tenait aux aguets; il leur ouvrit doucement leur premier signal et il les introduisit sans que personne s'en aperçut; tout le monde dormait dans la maison.

Au levé du soleil chacun se leva, et presque aussitôt une grande animation régna dans la maison.

C'était le grand jour si impatiemment attendu.

On entendait retentir la voix de don Juan de Dios encourageant les uns, gourmandant les autres et excitant chacun de ses peones à se hâter de tout mettre en ordre.

Vers sept heures du matin les invités commencèrent à arriver.

Les uns venant de leurs maisons de ville, les autres arrivant de la campagne.

Caballeros, señoras et señoritas, tous étaient à cheval, revêtus du magnifique costume mexicain, si riche et si pittoresque.

Les dames et les jeunes filles avaient, elles aussi, pour cette cérémonie, adopté le costume national qui les rend si jolies et si agaçantes, au lieu des vêtements européens dont elles n'ont pas l'habitude et qui les enlaidit parce qu'elles ne savent pas le porter.

Bientôt la foule afflua de tous les côtés: le patio, — cour, — de la maison ne suffit pas à contenir tous les invités dont le plus grand nombre fut contraint d'attendre dans la rue, qui bientôt elle aussi se trouva encombrée de cavaliers.

La moitié de la population du Presidio s'était rendue à l'invitation du Rancharo; en y comprenant les amis et les parents venus du dehors, les invités dépassaient de beaucoup le chiffre de deux mille personnes des deux sexes: sans compter bien entendu les « peones » qui accompagnaient leurs maîtres.

Tous ces cavaliers, maîtres et serviteurs, étaient armés; les habitants des villes frontières au Mexique ne sortent jamais autrement.

Vers sept heures et demie don Luis Perez et ses deux amis descendirent dans la cour, ils étaient vêtus avec une richesse dépassant tout ce que l'on peut imaginer de plus incroyable.

Les trois jeunes gens furent accueillis par les salutations enthousiastes de la foule; tous trois étaient admirablement beaux sous ces riches et brillants costumes auprès desquels s'effaçaient tous les autres.

Mais ce fut un véritable cri d'admiration qui s'échappa de toutes les poitrines lorsque parut dona Mercedes.

Son costume était à la fois d'une simplicité rare et d'une incalculable richesse.

Elle était vêtue d'une robe de soie blanche avec un voile en malines qui l'enveloppait toute entière ; elle ne portait pas un seul diamant ; bien que l'usage autorise cette recherche au Mexique : mais, en revanche, elle avait un diadème de perles ; ses magnifiques cheveux étaient semés de perles, elle avait des perles aux oreilles, un collier de perles à plusieurs rangs, des bracelets aussi de perles et une longue ceinture de perles serrait sa taille et descendait jusqu'à ses pieds ; toutes ces perles, d'une grosseur extraordinaire, étaient admirables ; sous cette parure d'un prix incalculable et si simple en apparence, la jeune fille un peu pâle et émue mais souriante était d'une beauté véritablement surhumaine, dont rien ne saurait rendre l'expression sereno et pour ainsi dire angélique : jamais madone de Raphaël n'a possédé une aussi grande puissance d'attraction sympathique.

Mercedès avait trouvé cette admirable parure dans le cofret d'argent, ainsi qu'un papier sur lequel étaient écrits ces simples mots : « A ma fille bien-aimée que je ne connais pas encore ; Agostin Perez de Sandoval ».

Don Luis s'approcha de sa fiancée.

— Oh ! que vous êtes belle, Mercedès ! murmura-t-il à son oreille avec passion.

— Je veux l'être pour vous seul, mon bien-aimé, Luis, répondit-elle doucement avec un sourire de bonheur.

Le jeune homme l'enleva dans ses bras vigoureux et l'assit sur sa marche.

Puis chacun se hâta de monter à cheval, le cortège s'organisa et se mit en selle.

Don Juan de Dios Suarez et dona Concepcion, étaient en tête, derrière eux venaient Mercedès et ses deux demoiselles d'honneur ; puis don Luis et ses deux amis ; ensuite les parents de la jeune fille, puis enfin les amis et les connaissances, sur huit et dix de front, ce fut ainsi que le cortège se rendit à l'église ; toutes les fenêtres étaient bombées de spectateurs poussant à qui mieux mieux des acclamations joyeuses.

Dès que la tête du cortège déboucha sur la Plaza Mayor les cloches commencèrent à sonner à grande volée ; les portes de l'église s'ouvrirent toutes grandes, et le clergé, le curé en tête avec les bannières et les enfants de chœur agitant les encensoirs, sortit sur le péristyle du temple pour recevoir les arrivants.

Ce fut à grand'peine que le cortège tout entier réussit à pénétrer sur la place déjà encombrée par la foule compacte des curieux.

Au moment où dona Mercedès mettait pied à terre devant l'église, un homme enveloppé jusqu'aux yeux et accompagné d'Oregano, se fraya un passage à travers la foule et arriva à quatre pas de la jeune fille.

— Qu'elle est belle ! s'écria-t-il d'une voix profonde, avec un accent impossible à rendre.

Dona Mercedès n'entendit pas cette exclamation, mais don Estevan l'entendit ; il poussa aussitôt son cheval du côté de l'inconnu, et lui posant la main sur l'épaule il fit tomber les plis du manteau.

— Eh ! dit-il d'une voix railleuse, c'est vous, général ? qui poussez ces exclamations enthousiastes, je ne voulais pas le croire, bien qu'on me l'eût assuré.

— C'est bien le général de Tordesillas ! ajouta don Jose en ricannant, pourquoi diable est-il ici ?

Le général, car c'était bien lui, grommela quelques mots inintelligibles entre ses dents, et relevant son manteau en jetant un regard de hyène sur les deux jeunes gens, il se rejeta vivement dans la foule où il disparut presque aussitôt.

— Bonne chance, général don Lope de Tordesillas ! cria don Jose d'une voix railleuse.

— Au revoir, ajouta don Estevan.

Et comme leur tour était arrivé d'entrer dans l'église ils mirent pied à terre.

Cette scène rapide passa inaperçue de tous.

Quant à Oregano, il s'était faufilé dans le cortège ; il espérait ne pas avoir été vu.

La messe dura une heure, l'église était remplie de monde à étouffer.

Le plus grand nombre des invités, contraints de rester sur la place, tête nue, sur leurs chevaux suivaient avec ferveur la cérémonie.

Grâce à une précaution très galante prise par don Juan de Dios Suarez, toutes les dames avaient pénétré par des portes latérales dans l'église et y avaient trouvé place ; ce n'avait été qu'après les avoir placées commodément, non sur des chaises rangées devant le maître-autel, ainsi que cela se pratique en France, mais sur des coussins et des tapis apportés par leurs domestiques, qu'il fut permis aux hommes de pénétrer à leur tour dans l'église et de s'y asseoir comme ils pourraient.

Dans les contrées espagnoles en Europe comme en Amérique, il n'y a ni bancs ni chaises pour les fidèles dans les églises, chacun apporte ou fait apporter son coussin sur lequel il s'assied ou s'agenouille, la messe dite, on se retire en emportant ce que l'on a apporté.

La bénédiction nuptiale fut donnée aux jeunes époux aux sons imposants d'un magnifique orgue chef-d'œuvre d'Alexandre ; des motifs furent chantés par des voix fraîches et harmonieuses ; puis les mariés, leurs témoins et leurs parents passèrent dans la sacristie, où la cérémonie fut terminée par l'acte de mariage inscrit sur le registre de la paroisse et signé par le curé, son premier et son second vicaire, les mariés, leurs témoins, leurs parents et leurs amis en grand nombre.

Cela fait, il fut délivré séance tenante au marié un duplicata signé et paraphé de l'acte de mariage, puis la cérémonie se trouva terminée ; tout cela fut fait avec une rapidité extrême, grâce à la précaution prise de préparer les actes à l'avance, il n'y avait plus qu'à signer, formalité promptement accomplie.

Le curé et ses deux vicaires retirèrent leurs vêtements de cérémonie et se mêlèrent au cortège ; tous trois étaient amis de la famille et invités aux réjouissances du mariage.

A neuf heures et demie tout était terminé et le cortège se mettait en marche pour se rendre au « Pale-Verde », l'hacienda où l'on devait déjeuner et passer la journée.

Dès que l'on fut hors de la ville, on fit halte et le cortège fut organisé militairement.

Don Louis, deux revolvers passés dans sa faja, deux autres dans ses fontes et sa carabine placée en travers devant sa selle, prit le commandement, ayant sous ses ordres don Estevan et don Jose de Sandoval ; les dames et les jeunes filles ayant près d'elles don Juan de Dios Suarez furent placées au centre du cortège, protégées à droite et à gauche par des cavaliers bien armés marchant sur six de front ; une nombreuse avant-garde composée de vigoureux vaqueros et commandée par Sidi Muley, précédait le cortège à deux cents mètres en avant, tandis qu'une forte arrière-garde la protégeait à deux cents mètres en arrière.

Puis, au cri de : en avant ! poussé par don Luis Perez d'une voix retentissante, on partit au galop.

Ces précautions ne sont jamais inutiles au Mexique ; mais

cette fois elles étaient indispensables ; depuis deux ou trois ans une mystérieuse « Cuadrilla » de bandits, fort nombreuse, disait-on, écumait tous les Etats frontières du Mexique ; sans que jusqu'alors les autorités mexicaines eussent réussi à s'emparer d'un seul de ces gentilshommes de grands chemins qui se livraient à des ravages effroyables ; attaquant les haciendas, enlevant les « Conductas » de « Plata » venant des mines ; rançonnant les voyageurs isolés, même les caravanes, et parfois prenant d'assaut, pillant et incendiant les Raucherias.

On prétendait que ces redoutables saltadores avaient des intelligences et des complices même dans les rangs les plus élevés de la société, et que les autorités elles-mêmes des villes étaient de connivence avec eux.

Cette « Cuadrilla » avait nom les « Cortadores de Caminos », ou plus souvent les « Cortacaminos », c'est-à-dire les « Coupeurs de Routes » ; leur chef s'intitulait fièrement : « El Dueno de la Campana », — le maître de la campagne.

On racontait de ce chef inconnu des faits extraordinaires de cruauté, de générosité et d'une bizarrerie étrange.

En somme, c'était une occasion des plus avantageuses pour les saltadores, que le mariage de don Luis ; en attaquant le cortège ils avaient l'espoir d'un bénéfice immense ; c'était un de ces coups de filet qui ne se rencontrent que très rarement ; d'un autre côté, le cortège comptait un grand nombre d'hommes résolus et armés jusqu'aux dents, qui ne se laisseraient pas dépouiller sans opposer une vigoureuse résistance : c'était une partie difficile à jouer ; peut-être les « Cortacaminos » le comprennent-ils ainsi, car ils ne parurent pas ; il n'y eut point la plus légère alerte.

On apercevait de temps en temps de loin un cavalier fièrement campé, comme une statue équestre sur la pointe d'un rocher et regardant passer le cortège au milieu de tourbillons de poussière ; mais ce cavalier pouvait être tout aussi bien un curieux ou quelque paisible voyageur qu'un saltador.

Don Juan de Dios Suarez prétendait, en riant, que les « Cortadores de Caminos » ne les attaqueraient point, par la raison tout simple qu'ils faisaient probablement partie du cortège : d'autant plus, ajoutait-il, qu'il avait invité toutes les autorités de la ville, à commencer par le directeur de la douane.

Boutade un peu vive mais qui faisait beaucoup rire les amis du Rauchero.

On atteignit le Palo-Verde vers dix heures et demie, sans accident ou incident d'aucune sorte.

Les dames se retirèrent dans les appartements préparés pour elles, ou elles rétablirent l'harmonie de leurs fraîches et ravissantes toilettes légèrement froissées par le voyage ; puis on se reunit sous une immense tente, où de nombreuses tables avaient été dressées ; chacun prit place et le déjeuner commença.

Ce fut un repas véritablement homérique et servi avec un luxe éblouissant.

Le repas terminé, et il se prolongea pendant plus de trois heures, toute la compagnie se rendit à un immense cirque construit tout exprès pour la circonstance, et l'on assista à une course de Taureaux, ce divertissement chevaleresque si cher aux Espagnols et aux Hispano-Américains, et pour lequel nous avouons franchement avoir un grand faible, quoiqu'on en puisse dire.

Nous ne décrivons pas ces fêtes qui coutèrent des sommes folles et se prolongèrent pendant cinq jours consécutifs ; chaque jour voyait une surprise nouvelle, préparée avec une admirable élégance.

Les Espagnols sont passés maîtres en fait de galanterie et de bon goût, leur réputation est depuis longtemps faite à cet égard.

Les fêtes se terminèrent par une grande chasse dans un savane, à laquelle les hommes seuls prirent part.

Ces chasses ressemblent fort peu à celles qui se font en France ; le gibier n'est plus le même d'abord, et ensuite chaque chasseur ne pouvant compter que sur soi-même, les risques sont égaux pour tous.

La chasse fut magnifique, deux hommes furent tués, et neuf blessés plus ou moins grièvement.

Le retour des chasseurs vers huit heures du soir, éclairés par les torches tenues par une foule de peones, portant le gibier sur des brancards improvisés, chantant, criant et tirant des coups de fusil en l'air, fut d'un effet véritablement saisissant, dans sa sauvagerie et pittoresque grandeur.

Des dames, penchées aux fenêtres et aux balcons, acclamaient les chasseurs et faisaient flotter joyeusement leurs écharpes pour leur faire honneur.

Le souper terminé, on passa dans la salle de bal.

On dansa jusqu'au jour.

Vers deux heures du matin, on pensa au départ.

Don Juan de Dios Suarez remercia cordialement ses hôtes de l'honneur qu'ils lui avaient fait ; et prit congé d'eux avec cette courtoisie câline particulière au caractère mexicain.

Don Luis Perez joignit ses remerciements à ceux de son beau-père ; puis les invités prirent congé à leur tour et partirent pour retourner chez eux.

Dona Mercedes était très fatiguée de ces cinq jours de fête.

Don Luis fixa son départ au surlendemain, afin de laisser sa jeune femme se reposer au moins pendant quarante-huit heures.

Déjà qui causa une vive joie au père et à la mère de la nouvelle épouse.

Don Estevan prétextait quelques affaires à terminer au Presidio, et il prit congé ainsi que son frère, assurant que le jour du départ tous deux arriveraient à l'heure dite.

Ces deux jours de repos firent grand plaisir aux deux époux, il leur était enfin possible de causer cœur à cœur et de dire tout ce qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre.

Pendant les cinq jours qui venaient de s'écouler, ils ne s'étaient pas appartenus un seul instant, à peine avaient-ils échangé quelques douces paroles à la dérobée, leurs amis et leurs parents étaient sans cesse en tiers avec eux.

Il avait été convenu que don Luis, aussitôt après sa visite à don Agostin de Sandoval et à sa famille, retournerait directement à Urès, où ses affaires réclamaient impérieusement sa présence.

Don Juan de Dios et sa femme devaient aller passer quelques jours à Urès près des nouveaux mariés, ils se rendraient de leur côté à Urès, s'installeraient dans la maison de don Luis et attendraient leur arrivée.

Le soir, on eut des nouvelles des hôtes partis le matin ; ces nouvelles n'étaient pas bonnes.

A quelque distance de l'Hacienda du Palo-Verde, le cortège s'était fractionné, chacun suivant la direction qui devait le conduire chez lui ; de sorte que les voyageurs se séparèrent bientôt en de nombreux groupes, se dirigeant vers des points différents.

(A SUIVRE.)

Commencé le 1er Janvier 1892 — (No. 106.)

UN ÉCHAPPÉ DE LA BASTILLE

ou

EXILI L'EMPOISONNEUR

ÉPILOGUE

XII

RESSUSCITÉ

— Voilà qui est bien, dit-il.

Je suppose que tu as fait disparaître les habits du prisonnier de la Bastille ?

— Il n'en reste plus rien, pas même les cendres, monsieur le marquis.

— Le marquis de Florenzi est mort depuis trois jours, Cosimo.

Tu es au service du comte de Kronborg.

— Ce nom a quelque chose de sombre et de terrible, dit Olivier.

— Terrible et sombre en effet.

C'est celui d'une forteresse du Dannemark, celui d'une prison d'État, noir comme un duègne, toujours ouverte comme la gueule de ses canons qui gardent le passage du Sund.

Ce nom me sied ; il est en harmonie avec ma destinée, et il tiendra ses promesses.

— Je suis fort tranquille à cet endroit, ajouta Cosimo avec un bon sourire.

— Maintenant, Olivier, raconte-moi ce qui s'est passé depuis l'heure de mes funérailles jusqu'à celle de ma résurrection.

— Je n'ai pas besoin de vous dire, mon père, que toutes les recommandations de votre lettre ont été scrupuleusement étudiées et religieusement exécutées.

Nous étions dans le cimetière de la Bastille une heure avant le coucher du soleil.

— As-tu vu le gentilhomme ?

— Oui.

— Eh bien ?

— Il a d'abord causé avec le fossoyeur, puis il s'est caché.

— Ensuite ?

— Quand le fossoyeur s'est éloigné du cimetière avec les guichetiers, après avoir fini leur besogne, le gentilhomme est sorti de sa cachette.

J'ai cru qu'il allait vous délivrer.

Je me trompais.

— Naturellement.

— Il a posé son pied sur la tombe, comme s'il voulait vous enfoncer plus profondément en terre.

Il prononçait, à haute voix, des paroles que la distance ne m'a pas permis d'entendre ; mais à ses gestes, à l'expression sardonique de son visage, elles ne peuvent se traduire que par une insulte ou une malédiction.

— Je l'avais bien prévu. C'est pourquoi je n'ai pas hésité à te demander de venir au rendez-vous avec le fidèle Cosimo.

Je sais que je vous exposais à la peine capitale, pour violation de sépulture d'un prisonnier d'État ; mais je risquerais ma vie de si grand cœur...

Mon père, interrompit Olivier avec fermeté, vous avez l'âme trop haute pour attacher cette importance à un acte que le vulgaire

considère comme héroïque chez l'homme, sans remarquer qu'il est naturel à tous les animaux.

— Bien parlé, fils.

L'homme, en effet, n'est digne de ce nom, qu'en affirmant sa supériorité sur les êtres inférieurs par le mépris de la mort et la nécessité du devoir.

Mais sa raison dont il est si fier, n'est que la sœur aînée de l'instinct.

La science lui montre Dieu, la prière seul peut l'atteindre.

— Voilà bien des paroles perdues, murmura Cosimo.

— Comment ! païen, s'écria Olivier, cette doctrine te paraît indigne de tes savantes oreilles ?

— Il me semble, monsieur, que celles de mon maître gagneront plus à entendre ce qu'elles ignorent, que les vôtres à écouter des billevesées de prédicateur.

— Cosimo parle d'or, dit Exili avec bonne humeur.

Continue, Olivier.

Tu disais que le gentilhomme insultait mon cadavre et le foulait aux pieds.

— Oui, et c'est alors que j'ai perdu la tête.

J'allais courir à lui et le poignarder sur place, si Cosimo ne m'avait retenu à bras-le-corps, avec une force que j'étais loin de supposer à notre vieil ami.

— Eh ! eh ! Cosimo, dit Exili d'un air de triomphe, voilà, si je ne me trompe, un effet de l'élixir que tu me marchandais tout à l'heure.

— Ah ! maître, j'aurais avalé l'enfer, si vous l'aviez mis en pilules, car je prévoyais qu'Olivier me donnerait de la tablature.

— Que ne lui administrais-tu quelque bonne drogue, qui lui aurait ajouté les années que tu vénais de jeter aux orties ?

— Il est loisible au comte de Kronborg de se moquer d'un vieux serviteur du marquis de Florenzi, mais Olivier dira si j'aurais eu tort.

— Oui, et tu dois admirer avec moi cette belle folie de la jeunesse, que nous avons connue en des temps plus heureux... À quoi songes-tu ?

— Je réfléchis à notre dîner.

— Eh bien, laisse-nous.

Cosimo ne se fit pas répéter cet ordre, et il passa dans une pièce voisine pour vaquer aux préparatifs du repas de midi.

— Il me reste peu de chose à vous apprendre, reprit Olivier.

Dès que celui qu'il ne me convient pas d'appeler gentilhomme fut sorti du cimetière, nous nous mîmes à l'œuvre avec les instructions dont nous étions munis.

Il ne fallut pas longtemps pour déblayer la terre et soulever la planche de la bière.

J'eus alors un moment de faiblesse et de défaillance, mais un regard de Cosimo me rendit toute mon énergie.

Je chargeai le corps froid et rigide sur mon épaule, je franchis la brèche pratiquée dans le mur du cimetière, et j'arrivai sans encombre à la voiture, où je déposai mon fardeau.

Une fois là, je desserrai les dents avec la lame de mon poignard, et je fis couler dans la bouche trois gouttes de la liqueur rouge contenue dans la fiole apportée avec la lettre ; puis trois autres gouttes, à court intervalle.

Dans le même temps, Cosimo recouvrait la bière, la repoussait dans la fosse et la couvrait de terre.

— De cette façon, dit Exili, le fossoyeur a retrouvé les choses dans l'état où il les avait laissées, et si mon ancien compagnon a la bonne inspiration de venir me faire une nouvelle

visite, il restera convaincu que je suis mort et enterré dans toutes les règles.

Il fera bien de se presser, car je me propose de lui faire tenir, avant peu, les matériaux de sa propre oraison funèbre.

Moi supposé mort, le disciple va se croire le maître unique et sans rival.

J'aurais dû lui briser son masque de verre sur la figure quand il se penchait sur les creusets pour suivre mes expériences infernales ; mais, comme dit Cosimo, celui qui doit finir pendu ne sera pas noyé.

A l'heure marquée, quand nul ne pourra suivre ma trace dans la vie, ni la retrouver après ma mort, une main invisible démasquera le traître, et il périra du poison qu'il aura distillé.

Morte la bête, mort le venin...

Achève, Olivier.

— Lorsque Cosimo me rejoignit, il me trouva la main posée sur le cœur du cadavre vivant, qui recommençait à battre faiblement.

La bouche, entr'ouverte, semblait respirer.

Cosimo s'opposa formellement à ma proposition d'y infiltrer les dernières gouttes de la liqueur qui restait dans la fiole, pour se conformer à la prescription de la lette, qui ne conseillait ce moyen qu'au cas où, au bout d'un quart d'heure, les six premières gouttes n'auraient produit aucun effet visible.

— Bien.

— La voiture marchait lentement, et la nuit était tombée quand elle s'arrêta devant notre maison, voisine de la place des Victoires.

D'après mon calcul, je dois avoir dormi quarante heures d'un sommeil de plomb, après trente heures de léthargie.

— Ce calcul est exact... Vous sentez-vous de l'appétit ?

— Oui, je mangerai volontiers, si Cosimo veut bien me le permettre.

Le repas terminé, Cosimo se mit en devoir de préparer le café avec un soin méthodique.

— Voilà, dit Olivier, le fameux poison lent.

— Et le contre-poison de l'opium, ajouta machinalement Exili.

Quand la liqueur brûlante fuma dans les tasses, Cosimo apporta deux longues pipes en terre rouge de Smyrne dont les fourneaux, aux hiéroglyphes dorés, étaient chargés de tabac oriental d'une couleur pâle.

— Maintenant, dit Exili, qui fumait avec l'impassibilité d'un Indien devant le feu du conseil, raconte-moi, Olivier, comment tu as passé les années d'apprentissage de la vie.

— A vrai dire, mon existence ne compte qu'un événement unique.

— L'AMORE, murmura Exili avec un soupir.

— Oui, mon père.

— Eh bien, j'écouterai cette idylle, cher enfant ; elle me rajouera par le souvenir de mes jours heureux :

« O Printemps ! jeunesse de l'année,

« O Jeunesse ! printemps de la vie. »

— Mon histoire commence par une fraîche idylle, mais elle finit par une tragédie.

— Tu veux dire une élégie.

— Je n'exagère rien. Vous allez en juger.

— Raconte. Je ne t'interromprai plus.

XIII

PÈRE ET MÈRE

— Olivier avec toute l'éloquence et la poésie du cœur, développa son roman d'amour avec Henriette, depuis les premières heures jusqu'à la catastrophe qui faisait de l'unique héritière du financier Hanyvel une orpheline réduite à la misère.

— Voilà, sur ma parole, un joli tour de roue de la Fortune, dit Exili avec un sourire étrange.

— Mon père...

— Les morts n'entendent pas leur oraison funèbre, et il n'est pas inutile que tu connaisse un peu l'histoire de ta nouvelle famille.

On dit que madame veuve Hanyvel est une excellente femme, je veux bien le croire.

Hanyvel, comme tous les autres, était un adroit coquin.

Ton Henriette est un ange ; mais les anges ont des ailes, et si quelqu'un n'avait pas envoyé son père dans sa patrie céleste, tu l'aurais vu s'envoler sous tes yeux.

— Son mariage était résolu.

— Comme toi, cher enfant, un événement unique a marqué mon existence depuis notre séparation.

A mon déclin, je souriais à ton aurore.

Les murs ont des oreilles, même ceux de la Bastille.

Du fond de ma tombe de pierre, j'étais encore en communication avec le monde extérieur, et je puis dire que mon cœur plein d'amertume, se purifiait à la flamme de ton jeune amour.

Si Hanyvel avait eu le cœur d'un père, s'il ne s'était pas obstiné à sacrifier sa fille, je ne l'aurais pas rayé du livre des vivants.

— Vous !

— Moi.

— Par qui ?

— Par M. Penautier.

— Le trésorier général du clergé ?

— Lui-même.

— Comment ?

— Tu le sauras tout à l'heure... Cosimo ?

— Maître ?

— J'ai besoin de causer avec M. Penautier.

Tu le trouveras sans doute à son hôtel ou à la Ferme.

Tu lui diras qu'un ami d'Exili désire le voir.

Va et ramène-le.

Cosimo s'inclina et sortit.

— Un ami d'Exili ?...

— Pourquoi pas ?

Olivier sembla réfléchir ; mais son regard semblait éviter celui de son père adoptif.

— Exili avait pour compagnon de captivité le gentilhomme félon qui m'a si lestement brûlé la politesse au cimetière de la Bastille.

Il en avait fait son disciple sans l'institier à tous ses secrets.

Il s'appelle Gaudin de Sainte-Croix.

Il est issu d'une illustre famille, qui n'a jamais voulu l'avouer.

C'est un « caput mortuum, » un homme de plaisir, sans caractère et sans génie, infatué de sa personne et capable de tout par faiblesse et par vanité, même d'une bonne action.

Il est officier au régiment de Normandie, grand ami du mestre-de-camp, le marquis de Brinwilliers, et amant de sa femme.

Il reprit après une pause :

— C'est précisément cette belle marquise à qui tu as offert la main pour la conduire à son carrosse, le jour de la mort d'Hanyvel, et que ton ami le chevalier de Tancarvel, lieutenant aux gardes, t'a dit avoir connue chez sa sœur, madame de Sarremont.

— Vous avez la mémoire d'un vieux juge.

Exili sourit à ce compliment, et poursuivit :

— Or, suis bien la silière :

Penautier, qui voit les choses de loin, et comprenant que le marquis de Brinvilliers ne prendrait jamais ombrage de la conduite scandaleuse de sa femme, la dénonça sous main au père de la marquise, Dreux d'Aubray, le lieutenant civil.

Celui-ci, homme intègre, jaloux de l'honneur de sa famille, écrivit le nom de Sainte-Croix sur une lettre de cachet, et l'envoya directement à la Bastille, où il a passé une année.

Il en est sorti vingt-quatre heures avant moi.

Penautier, rusé comme un renard, fourbe comme un chat et malfaisant comme un vieux singe, visitait Sainte-Croix pour lui faire tirer les marrons du feu.

C'est ainsi qu'il a obtenu d'Exili le poison qui a foudroyé Hanyvel.

Dreux d'Aubray, qui croit au repentir de sa fille, serait bien étonné d'apprendre qu'elle l'a versé de sa propre main, le sourire à la bouche, moyennant trente mille livres, une bagatelle qui rapporterait quatre millions à Penautier, si je ne lui faisais rendre gorge.

C'est une justice à lui rendre.

Il entend merveilleusement les affaires.

— Quoi ! un tel forfait peut se commettre à la face du ciel.

— Et des convives d'une fête, ajouta Exili.

— Il est impossible que les meurtriers restent longtemps impunis.

Ce serait à douter de Dieu lui-même.

— Mais c'est de l'enfantillage !

Penautier tremble comme un enfant et Sainte-Croix n'est qu'un écolier maladroit.

La marquise, par exemple, est ignorante à plaisir, mais elle a le génie du crime et elle ira loin.

— Vous avez un sourire qui me fait frissonner.

— Ce n'est pas dans le cabinet de M. de Mondeluit, ton patron, conseiller au Châtelet, que tu feras des progrès dans la jurisprudence criminelle.

— Je ne puis douter de vos affirmations ; et pourtant, en songeant à cette jeune femme, mon cœur se révolte et ma raison se refuse à comprendre.

Cette jeune femme s'est mariée en 1651, à vingt et un ans. Elle a donc aujourd'hui trente-six ans sonnés à toutes les horloges, comme elle a ces enfants dans toutes les paroisses, que le marquis de Brinvillier couvre de son pavillon avec une immuable sérénité.

— Je méprise cet homme.

— Oui, mais nul ne peut mépriser la marquise de Brinvilliers.

Elle ne faillira pas à la devise antique :

« ADULTERA, VENEFICA. »

Son visage est doux comme celui des madomes, son oeil limpide comme celui des enfants. Le jour où je l'ai vue, elle pleurait, et jusque dans sa douleur sa démarche languissante était

harmonieuse, il y avait comme un charme secret dans le moindre de ses mouvements, et il me semble encore entendre à mon oreille la musique de sa voix argentée.

— Si tu avais étudié l'histoire naturelle autre part que dans les livres, tu verrais apparaître, sur le masque humain, les lignes mystérieuses des animaux inférieurs.

L'impression que t'a causée la marquise peut se traduire en deux mots :

La grâce ondulante d'une chatte et la fascination de la vipère.

— Oui ! s'écria Olivier comme frappé d'une révélation soudaine :

Son oeil était calme et glacé...

J'ai touché sa main satinée.

Elle était souple et froide comme le corps d'un reptile.

— Écoute-moi, Olivier.

Les paroles que tu vas entendre sont une prophétie d'Exili et le Maître des poisons sait analyser et pétrir l'argile humaine.

Cette femme a l'enfer dans l'âme.

Elle ferait rougir Messaline et Locuste en serait jalouse.

Elle est sur une pente fatale, où nul bras humain ne peut plus la retenir.

Il lui faut de l'or et la liberté la plus absolue.

Son père est un censeur morose, elle l'enpoisonnera en lui prodiguant ses infernales caresses.

Elle empoisonnera ses deux frères, pour avoir seule l'héritage de sa famille.

Elle empoisonnera sa fille parce qu'elle sera belle.

Elle empoisonnera son mari débonnaire, pour épouser son amant.

Elle empoisonnera son amant, quand elle en sera lasse.

La Mort la conduira par la main et la Fatalité la poussera.

Tu la verras, les pieds nus, couverte du voile des paricides, une torche à la main, sur le parvis de Notre-Dame, avant d'avoir le poignet droit coupé et la tête tranchée par la main du bourreau sur la place de la Grève.

— C'est horrible...

— La nature a ses lois inconnues :

Elle donne la vie au serpent qui rampe, comme à l'oiseau qui plane.

Et cependant ne vois-tu pas le serpent levé, immobile, qui semble dire à l'oiseau fasciné :

« Descends du ciel, et meurs ? »

— Oui.

— Henriette est douce et pure comme une colombe.

Un jour, elle sera attirée par la fascination de la vipère.

Toi-même, elle t'a vu, elle t'a souri...

Olivier, prends garde.

— Les aigles déchirent les reptiles.

Prenez à votre compte la mort de Sainte-Croix.

J'irai au-devant de la marquise de Brinvilliers.

C'est moi qui la jetterai dans les bras du bourreau.

Lui, mourra de cette main, j'en fais le serment

— Et moi, je jure par mon amour...

— Tais-toi, Olivier.

Reste silencieux devant la destinée.

— Pourquoi ?

— Tu veux la vérité ?

— Oui.

— La marquise de Brinvilliers est ta mère !

Olivier laissa tomber sa tête dans ses mains et pleura.

Exili l'observait.

Il rompit le silence.

— Oui, dit-il d'une voix timbrée, qui fit vibrer toutes les cordes du cœur de son enfant d'élection, c'est une chose oruelle pour un fils de mépriser son père et de ne pouvoir embrasser sa mère sans horreur.

Et moi, reprit-il après une pause, je viens d'accomplir la plus difficile et la plus dangoreuse de mes expériences.

— Vous avez empoisonné mon âme, mon père.

Exili se leva comme si la main de l'ange des ténèbres s'était posée sur son épaule.

Dominant cette faiblesse passagère, il répondit d'une voix sourde :

— J'ai mérité ce reproche ; mais la nature est une bonne mère, Olivier, et elle me montre le baume qui calmera ta blessure.

Je viens de voir passer une jeune fille sous le couvert de ces arbres.

Sans doute, c'est ta fiancée, car elle regarde avec persistance du côté de cette fenêtre.

Elle est belle comme un lys, et sa vue fera sur toi l'office de contre-poison.

Comme ils échangeaient un signe d'intelligence avec Henriette, la porte s'ouvrit.

Cosimo annonça ;

« Monsieur de Penautier, receveur général du clergé. »

XIV

LA DOT D'HENRIETTE

Bien qu'il eût pris tout le temps de se préparer à cette entrevue, le visage du financier trahissait cette vague inquiétude et cette terreur instinctive que le nom redoutable d'Exili mort faisait renaître dans son esprit troublé.

Sur l'invitation d'Olivier, Penautier s'assit.

— A qui ai-je l'honneur de parler ? dit-il en s'adressant à Exili, debout devant lui, les bras croisés.

— Vous ne me reconnaissez pas ?

— Il me semble, monsieur, que ce n'est pas la première fois que j'entends votre voix et que mon regard rencontre le vôtre, mais mes souvenirs sont trop confus pour être précisés.

— Je suis le comte de Kronborg, et votre illusion s'explique par une ressemblance de famille :

Exili était mon frère aîné.

— J'ai eu le regret d'apprendre qu'il est mort à la Bastille.

Votre frère, monsieur, était un homme d'une science consommée et il emporte avec lui bien des secrets.

— Pas tous, monsieur.

Exili reprit :

— J'arrive d'Angleterre, pour obéir à sa dernière volonté, et je repartirai sur l'heure.

En deux mots, voici ce qui vous concerne.

Mon frère désire que nous liquidions ensemble, et séance tenante, la succession d'Hanyvel.

A ce nom, Penautier étendit la main.

— J'étais son ami, monsieur, et ma connaissance de ses affaires et de ses opérations me permettra de vous aider à sauver quelques épaves de ce grand naufrage ; mais cette succession est très embarrassée. Hanyvel seul était capable de manœuvrer ses capitaux ; toute sa force était dans son crédit ; malheureusement,

il n'est plus au gouvernail, et son navire a sombré corps et biens.

— Corps, oui ; biens, non.

— Les créances d'Hanyvel, qui se chiffrent par quatre millions d'actif, seront mises à prix pour cent mille livres, et la dernière bougie s'éteindra sans enclêtre.

— Pourquoi ?

— Parce que ces créances pouvaient être solides entre ses mains par un roulement de capitaux fictifs, et qu'elles seront sans valeurs à la première déchéance.

Tout se résume par un mot ;

Hanyvel est mort !

— Subitement.

— Qui peut répondre de son lendemain ? Quand l'heure sonne il faut partir.

— Oui, même quand une main complaisante donne un coup de pouce à l'aiguille de l'horloge.

— C'est là une façon d'envisager la mort d'Hanyvel qui pouvait convenir à monsieur votre frère.

— Et je partage absolument sa manière de voir, monsieur Penautier.

Comprenez-moi bien :

Toute la fortune d'Hanyvel est engagée dans des entreprises prospères.

Il ne s'agit pour la relever, que d'un capital de résistance.

Voulez-vous partager avec moi ?

La Ferme est à deux pas.

(A CONTINUER.)

Commencé le 8 Décembre 1881. (No. 102.)

Le Bureau du FEUILLETON ILLUSTRÉ est déménagé au No. 17 rue Ste Thérèse, (en haut.)

INFORMATIONS

Nos abonnés voudront bien se rappeler que le mois de Mars expiré, l'abonnement est de 50 par cent plus cher. Voyez les conditions sur la dernière page.

Nous engageons nos souscripteurs qui n'ont pas encore payé leur abonnement de l'année dernière à le faire immédiatement ; car pour peu que cela continue, nous serons forcés de leur discontinuer l'envoi du journal et de remettre leur compte à notre collecteur.

Outre nos agents de Paroisses, M. Matt. Chartier, de Montréal (47, rue Versailles), est notre seul agent voyageur, autorisé à prendre des abonnements.

“ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
 UN AN.....\$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
 Payable dans le cours des trois derniers mois :
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 10 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1086, E. de P., Montréal.

No. 17, rue Ste. Th. Grève.